

Philippe Réfabert

Comme si de rien. Témoignage et psychanalyse.

Editions Campagne Première, 2018

« Mon front brûle. Oh ! Autrefois le soleil couchant m'apportait le calme, tout comme le soleil levant m'éperonnait noblement... C'est fini maintenant ! Cette belle lumière ne m'éclaire pas ; toute beauté est angoisse pour moi puisque je ne peux jamais en jouir. Je suis damné d'une manière très subtile et méchante ! Je suis damné au milieu du paradis ! »

Damné au milieu du paradis ! Voilà le non lieu d'où le capitaine Achab, le héros de Melville, enrage et se voit fou. Privé d'une négation originaire, Achab est un étranger parmi les siens. Il ignore tout d'un espace où vie et mort sont intriquées. Ce capitaine n'aura de cesse de poursuivre Moby-Dick, la baleine blanche, et d'entraîner tous les membres de son équipage à la mort. A la poursuite d'une bête en lui, celle qu'il n'a pas pu expulser pour naître à l'existence, il ira à tout prix affronter le sans fond jusqu'à un point de non retour.

C'est dans les parages de l'originaire que Philippe Réfabert nous invite à penser tous les Achab qui viennent nous rencontrer. Ce sera pour nous, analystes, se tenir près du gouffre sans s'effondrer sur notre propre sans fond¹, ce sera faire donation d'une clôture là où l'infans a été abandonné au néant.

Je suis très heureuse d'être ici ce soir pour soutenir le livre de Philippe Réfabert « Comme si de rien, témoignage et psychanalyse ».

Je voudrais saluer un travail de longue haleine, qui s'inscrit dans la trajectoire d'un questionnement déjà engagé dans un livre précédent « De Freud à Kafka ».

Une des grandes thèses de Philippe Réfabert est de montrer combien Freud a supposé résolue la question primordiale de l'enfant en le dotant d'emblée d'une mère qui s'est faite le garant de la vie en prenant la mort sur elle. Une mère qui aurait contré le sans fond de l'enfant.

Face à l'enfant freudien armé d'une heureuse concertation rythmique maternelle, Réfabert réhabilite l'enfant ferenczien dans les parages de l'originaire. Des parages où le bébé aura toujours à composer avec une chose sans nom, une lacune dans le tissu sémiotique dont son parent l'enveloppe. Quand l'autre parent ne fait pas le nécessaire pour remédier à cette lacune, cette part du monde, comme non déclarée, hors douane, n'aura pas d'existence.

C'est dans les parages de l'originaire, que nous sommes invités, tout au long de ce travail, à déplacer le curseur de toute analyse, là où une catastrophe s'est passée mais que les parents, « comme si de rien n'était », n'ont pas accueillie. Fin de non recevoir qui conduit l'enfant lui-même à contribuer activement à ce non lieu. Cet enfant se bricolera en catastrophe un appui de fortune en sacrifiant une ou plusieurs de ses fonctions de relation : intellectuelle, sexuelle ou sociale. Il laissera s'adosser à lui son géniteur au prix de l'invention de quelque symptôme.

« Comme si de rien », cette expression nous est familière. Elle désigne toute une dimension clinique que Réfabert veut nous transmettre. Cette dimension clinique concerne la coupure radicale que nombre de patients entretiennent avec leur catastrophe. Une coupure qui fait qu'ils n'accèdent pas à une terreur restée tapie dans leur corps. Ce « comme si de rien » se signalera par les prouesses ou les efforts constants que font ces mêmes patients pour excuser

¹ J'ai délibérément repris des expressions utilisées dans l'ouvrage "Comme si de rien, Témoignage et psychanalyse", à l'occasion des phrases entières. Pour ne pas alourdir le texte, j'ai renoncé aux guillemets.

ceux qui les ont rejetés. Le retournement de l'enfant sur son parent aura été une opération impossible.

Et Philippe Réfabert a le don de nous plonger là où se brise le rythme de la séance, là où une interrogation qui n'a pas eu droit de cité pour un parent ressurgit comme une énigme dans la langue de son enfant, un cauchemar banni de la conscience, un passé qui ne passe pas.

Il nous invite à être attentifs à des moments très particuliers de la cure, ces moments où l'analysant est dans un temps de passage, un temps de crise, un temps de franchissement de la faille entre un avant et un après, entre un monde jusque là familier et un monde qui s'ouvre. Cette ouverture donnera un lieu à ce qui, jusque là, ne s'était jamais figuré.

Ces moments de passage ne sont pas sans embûches et Philippe Réfabert, en analyste averti, nous confie comment il a été mis en déroute, lorsque le plus étranger surgit dans la cure. Lorsque, le souffle coupé, sans pouvoir penser, il répète le crime qui reconduit le familier sur le mode d'un « comme si de rien ».

L'exemple de Roberte le montre admirablement bien. L'analyste a changé l'heure du rendez-vous et, lorsqu'elle arrive pour sa séance, il reçoit quelqu'un d'autre. Confus, il lui donne un autre rendez-vous. Va-t-elle poursuivre son analyse, se demande t-il ? A la séance suivante, elle se montre si indulgente envers cet incident que l'analyste s'en étonne. Sur son insistance, elle finit par lui confier combien cet oubli a été dévastateur et combien elle s'est sentie anéantie.

Après cette séance, Réfabert nous livre sa réflexion : "oui je l'ai oubliée, mais n'a-t-elle pas participé à cet oubli ? N'a-t-elle pas fait en sorte de me faire monter sur la scène de son enfance pour me faire jouer un personnage ? Celui qui ne l'avait pas attendu ?"

Ce fut à la séance suivante que l'énoncé « On ne vous attendait pas » sonnait pour Roberte comme une évidence toujours sue mais jamais reconnue : ses deux parents ne l'avaient jamais attendue. Ils ne la souhaitaient pas, mais avaient toujours nié ce rejet. Et Roberte prenait part à ce déni, elle l'avait fait sien pour garder des parents.

De patiente oubliée dans un premier temps du transfert, Roberte a pu se voir comme une enfant qu'on n'avait jamais attendue. De le réaliser fut une épiphanie. Le travail de remémoration a pu s'enclencher là où le déni parental s'était brisé.

Philippe Réfabert éclaire tout son travail d'une phrase de Kafka : « Un livre doit être une cognée pour la mer gelée en nous. » De même pour l'analyse : elle doit réveiller chez nos analysants le témoin en eux qui s'est endormi faute de pouvoir questionner ses parents.

Ce livre est important à plus d'un titre

C'est une pensée qui remet en question radicalement les idées reçues et les mots d'ordre psychanalytiques. J'ai lu ce livre comme un travail gigantesque de retournement sur la manière dont la psychanalyse a été, pour certains, prescrite.

Avec quelques autres, Philippe Réfabert fait partie de ceux qui ont souffert d'une psychanalyse « prête à l'emploi », un « copié collé » à la lettre d'une métapsychologie des pulsions avec, en son centre, un Œdipe à tout prix et la mise au ban de Ferenczi.

Nous sommes là, vous le voyez bien au cœur d'un des débats les plus vifs du champ psychanalytique d'aujourd'hui. Ferenczi a vu ceci, que Freud n'avait pas analysé : au commencement était un autre pour l'Infans et non une pulsion innée du nourrisson qui le conduirait plus ou moins paisiblement jusqu'à l'Œdipe. C'est pourquoi, et Réfabert insiste sur ce point crucial, la pulsion procède des liens noués à l'origine, elle ne le précède pas.

Cette marche forcée dans l'application des concepts freudiens, même si l'on pense s'en être affranchi aujourd'hui dans quelques cercles, est toujours d'actualité. Nous ne sommes jamais quittes d'un questionnement sur la formation de nouvelles doxas, notre capacité à avaler est grande, questionner les concepts pour en faire son miel est un travail de toute une vie d'analyste.

Philippe Réfabert fait partie des analystes qui ont forgé leur propre langue, leurs propres outils pour nous transmettre leur pratique. C'est toute la singularité d'un lexique façonné avec rigueur, à partir de sa clinique bien sûr, mais aussi à partir de ses lectures : Kafka, Melville, les poètes Paul Celan et André Du Bouchet.

Parmi les nombreux outils que nous propose Réfabert, celui de « témoin » est au centre du travail de l'analyste. De même que les premiers autres pour l'Infans se sont absentes, effacés, de même ces moments reviennent dans la cure et si l'analyste accepte de se laisser reconduire au bord de l'effondrement, il y prend appui pour fabriquer un fond. Un fond, c'est à dire un front à cette zone sans nom de l'Infans.

J'ai commencé par Moby-Dick, je terminerai par Moby-Dick. Plutôt que la mort inévitable du capitaine Achab, Philippe Réfabert nous propose une autre version.

Sous les traits de Starbuck, le second de l'équipage qui n'a pu retenir Achab, Réfabert lui dit doucement : « Achab, tu n'es plus le capitaine, tu es l'infans que tu n'as jamais été. Tes hurlements d'animal enragé, blessé à mort, je les supporterai s'il le faut pendant toute la navigation de retour(...) Non, aujourd'hui, je te tiens dans mes bras, parce que je sais que, ce que tu veux tuer, c'est la blancheur même, c'est l'innocence. Je te tiens et ne te lâcherai plus, parce que moi aussi, j'aurai à rendre des comptes(...) Et au bout d'une semaine de lutte, Starbuck, couvert d'ecchymoses et de morsures, épuisé, entendit, à moins qu'il n'ait rêvé, Achab murmurer : « Plus fort, serre plus fort ».

Annie Topalov